



Martin Van CLEEF
Les feux de la saint Martin
XVI^e siècle
Huile sur bois
Dunkerque, Musée des Beaux-Arts

Le rayonnement de la figure martinienne

Bruno Judic

(Extrait de l'essai publié dans le catalogue)

Martin fut le premier saint non martyr. Il n'a laissé aucun écrit et c'est grâce au récit de Sulpice Sévère qu'il est bien connu. Le biographe ou plus exactement l'hagiographe, joue un rôle immense dans la « construction » du personnage de Martin. Sans Sulpice Sévère nous ne saurions à peu près rien.

Issu d'une riche famille aristocratique de Bordeaux, Sulpice Sévère est un avocat brillant. Son ami Paulin, futur évêque de Nole, lui apprend l'existence d'un évêque « hors norme » à Tours. Il fait donc le voyage de Carcassonne jusqu'à Tours, probablement vers 394-395. Il voit alors dans ce moine-évêque le modèle de cette nouvelle sainteté qui pourrait prendre le relais du martyr et se met à rédiger une *Vie de saint Martin* avant même la mort de son héros. Par la suite, Sulpice complète ce premier texte avec des lettres concernant la mort de Martin, puis, un peu plus tard, avec un nouveau livre, les *Dialogues* ou le « Gallus », rapportant des miracles de Martin. Cet ensemble de textes forme le point de départ du culte de saint Martin et nous livre les premières images du personnage. Martin a le visage rayonnant, mais quel visage ? Aucun détail n'est donné ; il faut se résigner à une image déjà transformée, à une intensité de rayonnement, à un assemblage nécessairement « surhumain » des différents rôles occupés par Martin.

Martin est d'abord un moine, Sulpice l'a vu ainsi et la tradition monastique l'a constamment conservé comme son modèle et son pionnier. Martin est aussi le disciple et le porte-parole d'Hilaire de Poitiers, le grand théologien de la Trinité face à l'arianisme. Ces deux dimensions, le moine et le défenseur de l'orthodoxie, se combinent en quelque sorte dans une troisième dimension : la thaumaturgie. Le miracle est omniprésent, même s'il n'est pas toujours spectaculaire.

Les Tourangeaux à la recherche d'un nouvel évêque connaissent les « vertus » de Martin et parviennent à en faire leur évêque. Or Martin n'appartient pas à l'aristocratie sénatoriale qui

commence à investir la fonction épiscopale. Ces évêques ont fait de l'Eglise le prolongement de l'empire dans l'Occident dit barbare, en assurant la transmission de la culture latine.



Anonyme
Chef reliquaire de Saint-Martin de Soudeilles. XIV^e siècle
Argent et cuivre doré
Paris, Musée du Louvre, département des objets d'art

Martin en revanche poursuit sa vocation monastique à Marmoutier sur l'autre rive de la Loire tout en assumant la direction de l'Eglise tourangelle. Mais Sulpice nous le montre aussi bien loin de Tours. Il rencontre ainsi plusieurs fois l'empereur à Trèves ; il est actif à Paris, à Chartres ou à Vienne sur le Rhône ; il prêche bien au-delà de son diocèse, devenant ainsi l'évangéliste des campagnes par excellence.

Quant à l'essor du culte sur le tombeau, il est dû à Perpetuus, évêque de Tours vers 460 et 480. C'est lui qui fait construire une grande basilique sur le tombeau, magnifique bâtiment dont l'architecture nous est décrite, un siècle plus tard, par Grégoire de Tours. Selon toute vraisemblance, cette basilique était ornée de mosaïques non seulement décoratives mais aussi figuratives. Perpetuus institua aussi les fêtes du culte martinien et l'enracina dans la terre gauloise tout en profitant de son aura romaine.

Clovis fait de Martin le protecteur de la monarchie franque et contribue à donner une nouvelle dimension, totalement imprévisible un siècle plus tôt : un saint gallo-franc, protecteur du souverain.

La dimension « franque » de saint Martin est encore augmentée au VII^e siècle par le thème de la « chape », un objet qui n'apparaît jamais chez Grégoire de Tours mais qui évoque le manteau partagé. Sans doute s'agissait-il d'un tissu placé sur le tombeau et imprégné des « vertus » émanant du lieu. Les rois francs partent en guerre en portant cette « chape » comme bannière et la conservent comme la plus précieuse relique de leur trésor qui prend alors le nom de « chapelle » servie par des « chapelains ».

La plus ancienne représentation connue de la figure de saint Martin est une mosaïque de Ravenne datable de 570. Il faut la rattacher au développement considérable de la réputation du saint dans l'Italie des V^e et VI^e siècles. L'ancienne basilique tourangelle devait avoir aussi des images martiniennes. Elles ont inspiré Grégoire de Tours pour le décor de la cathédrale à la fin du VI^e siècle avec la guérison du lépreux, le partage de la chlamyde, la messe du globe de feu. On y trouvait aussi les résurrections opérées par le saint, le pin coupé, les serpents, le faux martyr, la guérison de la fille d'Arborius et les idoles renversées.

La conquête franque explique aussi le succès de saint Martin à l'Est du Rhin. Dès le VI^e siècle, le culte de saint Martin est également présent dans les îles Britanniques, en Ecosse à Whithorn et sur l'île de Iona, et à Canterbury dont la petite église Saint-Martin peut être considérée comme la plus vieille église toujours en activité sur le territoire de l'Angleterre. En Irlande la légende associe saint Patrick à saint Martin. De même, pour la péninsule ibérique, Grégoire de Tours raconte la conversion du roi suève de Galicie, Cararic, qui fit venir des reliques de Tours jusqu'à son royaume vers 550. Plus tard, il s'établit des liens étroits entre le chemin de Compostelle et le culte martinien, les chanoines de Tours favorisant le pèlerinage vers l'Espagne qui passait par Tours. Puis l'expansion européenne à l'époque moderne a porté saint Martin jusque dans le nouveau monde.

Le rayonnement de saint Martin est un phénomène complexe. A l'origine il faut voir sans doute le succès d'un texte qui rejaillit de Rome jusqu'à Tours au V^e siècle. Mais un fait comparable se

produit au X^e siècle. Odon, abbé de Cluny et fervent dévot de saint Martin, se lamente sur les malheurs de la basilique tourangelle et la faible ferveur de ses chanoines. Au XIX^e siècle, non seulement la basilique avait été détruite mais le tombeau lui-même était oublié. Un avocat martiniquais, Léon Papin-Dupont, redécouvrit le tombeau en 1860 et relança la dévotion martinienne au bord de la Loire.



Maitre HENRI
Livre d'images de madame Marie (détail)
Vers 1285
Enluminure
Paris, Bibliothèque nationale de France

Les couleurs de saint Martin

Christine Bousquet-Labouérie

(Extrait de l'essai publié dans le catalogue)

Lorsque nous parlons des couleurs de saint Martin, parlons-nous des couleurs arborées par l'homme du IV^e siècle ou celles que le temps, les habitudes locales, les goûts et les découvertes chimiques ont élaborées au fil des siècles ?

Que savons-nous des couleurs au temps de saint Martin ? Il faut se tourner vers le spécialiste incontesté en la matière, Michel Pastoureau qui travaille sur une histoire des couleurs, depuis quelques trente années ; il rappelle le vieux système ternaire en vigueur dans l'occident : au IV^e siècle et jusqu'au XII^e siècle les couleurs médiévales s'articulent autour du blanc, rouge et noir. Le jeune soldat Martin portait-il comme tous ses compagnons une chlamyde blanche doublée de peau de mouton, c'était le cas notamment des cavaliers de la garde impériale ? Dans l'armée romaine, seuls les officiers avaient droit à un manteau de couleur rouge. La récupération du rouge dans les représentations martinienne vient de l'assimilation courante du saint avec un officier. En aucun cas le manteau de l'homme et soldat Martin n'aurait pu être bleu puisque le monde romain méprisait une couleur qu'il tenait pour intrinsèquement barbare (il n'y a pas de mot latin pour désigner le bleu en tant que tel). Mais au XIV^e siècle, dans beaucoup d'enluminures, le manteau partagé est bleu du moins à l'extérieur car la cape est souvent doublée. Le bleu devient une couleur dominante à partir du XII^e et triomphe au XIII^e siècle, lorsque les fabricants de teinture arrivent à faire un bleu bien saturé qui tient et qui peut rivaliser avec le rouge, avec lequel il forme un couple coloré particulièrement emblématique du monde médiéval occidental. Le choix du bleu comme couleur iconographique de la Vierge puis du roi de France promet très rapidement la couleur et logiquement tout personnage emblématique peut se trouver vêtu de cette couleur.

Couleur du roi, abbé de saint Martin, le bleu est associé à l'iconographie du saint lors des scènes de la charité. Le choix du bleu est cependant moins fréquent dans la sphère française qu'on pourrait l'imaginer : le rouge est plus souvent choisi.

Le bleu et le rouge semblent l'emporter de manière massive dans les différentes époques et dans les différentes régions : la cape du saint abandonne le blanc quasiment définitivement pour adopter les deux couleurs les plus prisées depuis le moyen âge. Le rouge du pouvoir et de la divinité l'associe à la fois au monde du pouvoir militaire et politique dont il était issu et à l'élection divine accomplie par le songe la nuit suivante quand le manteau coupé porté par le Christ, reprend la couleur du manteau partagé. Parfois les deux couleurs sont portées par le saint à l'image de la représentation du Christ où le bleu de l'humanité s'associe au rouge de la divinité.

La tradition picturale d'un saint Martin en rouge ou en bleu ou en bleu et rouge perdure et ces deux couleurs font l'unanimité de pratiquement toute la représentation y compris dans les camaïeux des peintures ou des vitraux contemporains. Le rouge du manteau s'associe au bleu du mendiant. En effet dans la représentation et le choix de couleurs portées par Martin, séparer le saint de son mendiant n'a aucun sens : le saint est-il uniquement porteur de sa propre couleur ou de ses couleurs, ou n'est-il pas aussi porteur de la couleur du mendiant voire de son absence de couleur car bien souvent le corps du malheureux dénudé, est souvent laissé sans couleur signifiant la pauvreté, l'impuissance ou la condamnation ; les malfaiteurs étaient souvent laissés sans couleur. Saint Martin, par le partage de son manteau, donne à son mendiant l'accès à la couleur soit par le pan de manteau qui le recouvre déjà soit par le transfert au pauvre d'une couleur sanctifiante. Le partage du manteau est aussi un partage de la couleur et un accès à la couleur pour le miséreux.

Les traditions en matière de représentations et de couleurs sont difficiles à cerner car on pourrait rappeler aussi que, parfois le vert de la jeunesse et de la folie est attaché au partage du manteau. Ce vert se retrouve aussi dans les scènes de l'enfance dans les vitraux, mais dans l'imagination et la perception collective le vert n'est pas, et à juste titre, la couleur associée spontanément à l'image du saint. Bleu et rouge se taillent, très logiquement, la part du lion: le bleu, couleur iconographique de la Vierge est souvent associé à Martin dans les livres d'heures de la fin du Moyen Âge qui ont véritablement accompagné l'essor de la dévotion mariale ; le rouge du pouvoir et du martyr rappelle que le saint ne fut pas un martyr mais que son attitude pouvait l'amener à celui-ci éventuellement. En lui offrant une cape rouge, les artistes ont visualisé une dimension absente de la vie de Martin mais exacerbée dans la considération de la sainteté. En partageant le manteau et la couleur, ils ont rappelé que, sans le pauvre, il n'y a pas de sainteté et c'est toute la conception d'une sainteté liée à la charité qui s'exprime par le don du manteau et le glissement de la couleur des épaules de l'un au corps de l'autre.